

## Une vivante espérance : la forme de la vertu chrétienne

### 5<sup>ème</sup> conférence – **La vertu chrétienne et la vie du monde**

Sarah Bachelard

Nous réfléchissons à la forme et à la signification des conceptions chrétiennes de la "vertu", dans le contexte de la crise mondiale actuelle. Nous nous demandons comment notre prière, notre apostolat et notre action peuvent contribuer au travail de justice et de compassion, et à l'émergence du "monde plus beau que nos cœurs savent possible".

Ces dernières semaines, j'ai suggéré que, dans une perspective chrétienne, les vertus sont les dispositions qui se développent chez les êtres humains lorsque nous sommes ouverts à l'Esprit de Dieu et que nous pratiquons une discipline nous permettant d'intensifier notre réceptivité et notre réponse. Au fur et à mesure que ces vertus ou ces manières d'être se renforcent, nos vies rendent visible la nature de Dieu dont l'Esprit imprègne la nôtre. Nous devenons capables de participer plus fidèlement à l'action divine. Le modèle est celui du Christ dont l'humanité à la fois révèle Dieu et met en œuvre l'amour réconciliateur de Dieu pour le monde.<sup>1</sup> Et la semaine dernière, j'ai dit qu'une caractéristique frappante des exhortations morales du Nouveau Testament est qu'elles sont axées sur la création d'une communauté humaine distincte - une communauté qui n'est pas déterminée par des limites sociales préexistantes, une communauté qui s'engage à assurer la plénitude de la vie pour tous.

Rowan Williams dit que "les relations des chrétiens entre eux sont des relations de construction ; nous sommes engagés, dans le Christ, à construire l'humanité des uns et des autres, à nous amener les uns les autres à l'héritage de puissance et de liberté défini par Jésus".<sup>2</sup> Lorsque ces relations sont saines, une telle communauté "juge" de nombreuses autres formes de socialité humaine, non pas en les condamnant, mais en révélant leurs limites et leur coût. Par exemple, elle met en évidence la dynamique destructrice des communautés fondées sur la rivalité ou la compétition pour l'honneur ; le coût des communautés généré par l'exclusion systématique des personnes considérées comme n'appartenant pas pleinement à la communauté ou cherchant à assurer leur propre bien aux dépens des personnes vulnérables. Nous sommes tellement habitués à l'idée de communauté universelle, que nous oublions à quel point la proclamation chrétienne d'une telle appartenance et d'une telle valeur inconditionnelle était nouvelle. Il est utile d'entendre à nouveau la joie du Nouveau Testament face à la socialité créée par l'accueil et l'appel du Christ. Comme le dit Pierre à ses lecteurs païens : "Vous n'étiez pas un peuple, mais vous êtes maintenant le peuple de Dieu ; vous n'aviez pas obtenu miséricorde, mais vous avez obtenu miséricorde" (2,10).

De nombreux commentateurs ont fait remarquer que, d'une manière différente, notre crise sanitaire et économique actuelle dévoile également les limites et les coûts de certains aspects de la socialité contemporaine. Notre crise est apocalyptique en ce sens qu'elle "révèle" ou "découvre" ce

---

<sup>1</sup>Voir Rowan Williams, *On Christian Theology* (Oxford: Blackwell Publishers, 2000), pp.254-255.

<sup>2</sup>Williams, *On Christian Theology*, p.232.

que beaucoup n'ont pas pu ou voulu voir. Une interview du philosophe canadien Charles Taylor par Vladimir Volrab sur le site web «Contemplative Path» de la WCCM<sup>3</sup> l'exprime bien. Selon Taylor, "la crise montre à quel point nous avons laissé certaines de nos institutions publiques se détériorer et se dégrader". Cela inclut les services de santé et ceux qui sont liés aux soins des personnes âgées. Il est scandaleux, note Taylor, "que dans les sociétés occidentales qui se sont enrichies, en termes de PIB, au cours de la dernière décennie, ces services aient été comprimés par "l'austérité" et par d'autres mesures de réduction des coûts". Et il poursuit : la raison est en partie que nous avons considéré que nos économies sont principalement destinées à produire de plus en plus de biens de consommation pour les personnes. C'est ainsi que nous avons réellement considéré la "croissance" ; et cette "croissance" a été notre principal bien. Les secteurs publics ont été comprimés, parce que les dépenses qui y sont consacrées n'ont pas contribué à la "croissance", c'est-à-dire à la production et à la vente de plus en plus de biens individuels. Cela a été à l'origine de notre crise écologique, et nous voyons maintenant que cela a entravé notre réponse à la "pandémie".

Si nous comprenons la crise comme étant en ce sens "apocalyptique" ou révélatrice, nous pouvons également voir comment certaines façons d'en parler fonctionnent pour nous détourner de ce qui est dévoilé. Prenez l'imagerie du virus comme un "ennemi invisible" ou un "agresseur invisible". Ces caractérisations de la pandémie, comme une force étrangère ou un intrus contre lequel nous pouvons "faire la guerre" et nous unir tous pour le vaincre, nous détournent de la conscience que des guerres d'un autre type sont en fait en cours depuis longtemps grâce à nos arrangements économiques et politiques. La guerre contre la vie de la planète, la guerre contre les membres les plus vulnérables de nos sociétés, la guerre qui se joue sur les corps et les terres des Syriens, des Yéménites et des peuples indigènes du monde entier.

Et ce que beaucoup de gens, et pas seulement les chrétiens, disent, c'est que nous ne voulons pas "vaincre" le virus, "gagner la guerre contre la pandémie", ni revenir à un mode de vie qui nécessite la destruction continue des écosystèmes et des communautés, un mode de vie qui traite d'innombrables vies humaines et non humaines comme autant de dommages collatéraux. Il est largement admis que le choc radical de ces événements ouvre la possibilité de réorienter profondément le cours politique, économique et écologique du monde. Nous recherchons le vrai shalom, la paix de Dieu.

La question que j'aimerais aborder dans l'exposé d'aujourd'hui est celle de savoir comment les personnes et les communautés, formées aux vertus que nous avons explorées, participent à ce travail de rétablissement de la paix et de réconciliation ? Comment vivons-nous le "fossé tragique" entre la situation actuelle et celle qui, nous le savons, pourrait advenir ? Comment les disciples de Jésus sont-ils appelés à se rapprocher et à participer à la vie publique et politique du monde ?

Cette question remonte au Nouveau Testament lui-même. Jésus a répondu de façon célèbre à une question concernant la légitimité du paiement de l'impôt à Rome, en recommandant de rendre à César ce qui était dû à César, et à Dieu ce qui était dû à Dieu. Il a contourné le piège qui lui avait été tendu à l'époque, mais sa réponse ne nous aide pas nécessairement à discerner ce qui appartient à César, dans une situation donnée, et ce qui appartient à Dieu. Et si nous prenons ce dicton de

---

<sup>3</sup> [acontemplativepath-wccm.org](http://acontemplativepath-wccm.org)

manière programmatique, il risque de nous laisser vivre divisés - comme s'il y avait une partie de notre vie composée de devoirs et obligations de citoyens, et une autre partie qui relève de notre observance "religieuse".

La deuxième génération de croyants chrétiens, comme nous l'avons vu dans la 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre, a conscience que les communautés chrétiennes sont nécessairement distinctes de leur contexte environnant, voire en contradiction avec celui-ci. Les destinataires de la lettre sont traités comme des "étrangers et des exilés", invités à tenir bon face à l'hostilité du monde et même à la persécution. Mais, en même temps, il y a aussi dans les avertissements du texte ce qui est pour nous une dimension inconfortable de compromis. Les destinataires sont invités à "bien se conduire parmi les païens" (2,12), ce qui implique d'accepter l'autorité de ce qui semble être des institutions et des structures moralement suspectes au nom du "bon ordre et du bien public".<sup>4</sup>

Sur le plan théologique, il semble que la tension entre se distinguer du monde et coopérer avec celui-ci soit intrinsèque à la vocation chrétienne. D'une part, comme je l'ai dit, notre qualité de disciple et notre forme de vie vont à l'encontre d'une grande partie de la socialité humaine naturelle. Il faut se libérer de la manipulation et de la domination, pratiquer un amour radical envers les autres, renoncer aux tendances à se battre pour le statut, l'honneur, le sens. Et lors des questions de la semaine dernière, la prise de conscience de la différence entre cette éthique de l'humilité mutuelle et l'éthique du monde ancien (et d'une grande partie du monde moderne) basée sur l'honneur et la honte, a amené à se demander si la vie et le témoignage chrétiens authentiques exigent une sorte de séparation de la vie du monde selon un mode monastique ou sectaire.

D'autre part, les évangiles proclament que "Dieu a tant aimé le monde". Jésus insiste sur le fait qu'il ne vient pas pour créer une communauté de purs ou d'élus, mais pour guérir toute vie et transformer la vie de tous. Comme le note Williams, ceux qui appartiennent au Christ et qui sont attirés dans la communauté chrétienne ne sont pas "de nouvelles créations" au sens où toutes leurs [anciennes] relations et affiliations sont annulées. Si nous considérons la manière dont les chrétiens doivent se comporter dans la vie du monde, la "question devient alors de savoir comment les modèles d'appartenance existants peuvent collaborer avec les modèles de la nouvelle communauté, si tant est qu'ils puissent le faire ; comment les objectifs et les priorités de ces modèles existants doivent être mis en commun avec le travail constructif du Royaume, le Corps [du Christ]".<sup>5</sup> Lorsque Jésus parle à ses disciples de ce qu'ils doivent être dans le monde, les métaphores qu'il choisit sont celles du sel, du levain, de la lumière. Ce sont des éléments qui se relient à leur contexte et le rendent possible - qui donnent du goût, de la vie, de la lumière.

Alors, à quoi ressemble un citoyen chrétien, un fonctionnaire, un banquier, un universitaire, un travailleur social ou un travailleur de la santé, un politicien, un vendeur, un agriculteur, un mineur, un camionneur, un enseignant ? Comment se joue l'engagement de celui qui est conscient des vertus de la foi, de l'espérance et de l'amour, de la générosité, l'humilité et la justice, dans les contextes confus et (qui peuvent sembler) compromettants de la vie institutionnelle ou commerciale, dans les fragiles démocraties et les économies de consommation ? Quelle est la relation entre la vertu publique et la vertu privée ? Et comment discerner la différence entre forger patiemment une contre-réalité au

---

<sup>4</sup>Williams, *On Christian Theology*, p.235.

<sup>5</sup>Williams, *On Christian Theology*, p.236.

milieu de la violence du monde, comme le dit James Alison, et être simplement de connivence dans la perpétuation de structures injustes ?

Il n'y a pas de réponses générales à ces questions. Parfois, il peut être utile de se centrer sur un cas "évident". "Il existe des formes d'appartenance humaine qui, lorsqu'elles sont affirmées et approuvées comme telles, sont manifestement en contradiction avec le Royaume", déclare Williams. Ce qui signifie que "le chrétien est tenu de dire que toute personne ainsi impliquée doit trouver un moyen de prendre ses distances".<sup>6</sup> L'exemple qu'il donne est celui de Dietrich Bonhoeffer et de sa relation avec le Troisième Reich. Bien qu'en un sens, un homme dans la situation de Bonhoeffer est toujours citoyen de sa nation, les choses peuvent en arriver au point où "le service chrétien le plus important pour cette nation peut être la résistance, active ou passive - un appel de leur communauté à rendre des comptes au nom d'une communauté humaine plus large". Williams note que cet exemple est presque un cliché, mais il souligne le fait que "tout groupe racial ou linguistique ou tout État souverain dont la politique ou le programme consiste à poursuivre ses intérêts au coût direct d'autrui n'a aucun droit à la loyauté du chrétien".<sup>7</sup>

Cela semble juste. Mais aucun État humain, aucune institution, aucun système économique n'est parfait. Lorsqu'un collectif humain est systématiquement meurtrier ou génocidaire, c'est un exemple parmi d'autres. Mais qu'en est-il si nous appartenons (comme je le fais) à une nation qui est, à certains égards, admirable, engagée dans les grandes lignes en faveur de l'État de droit et du bien-être d'au moins une majorité de ses citoyens, et qui, à d'autres égards, est systématiquement oppressive, abusive et irresponsable ? Le gouvernement australien détient cruellement et indéfiniment les demandeurs d'asile arrivant par bateau et même punit économiquement ceux qui sont acceptés à contrecœur comme réfugiés, en violation du droit international et dans le cadre d'une politique délibérée ; il n'agit pas en accord avec les principaux engagements en matière de protection de l'environnement et de réduction des émissions. Dans les deux cas, il s'agit de poursuivre un intérêt national (ou idéologique) perçu au détriment direct des autres. J'ai des amis qui travaillent ou ont travaillé dans les bureaucraties dont la tâche est de mettre en œuvre ces politiques, et nous bénéficions tous d'autres aspects des activités du gouvernement. Comment vivons-nous au milieu de tout cela ? Quelle est la réponse des chrétiens ? Et à quoi ressemble, d'un point de vue chrétien, le fait d'encourager ou de permettre une transformation systémique, que ce soit dans une nation, un système économique, une structure ecclésiale, une université, une entreprise ou une organisation locale ?

J'ai passé beaucoup de temps au fil des années à participer à des manifestations et des rassemblements. Mais parfois, j'ai aussi ressenti la futilité et même la contre-productivité potentielle de ces formes d'engagement. Quelle est la relation entre la dissidence et l'éloignement, et d'autres formes d'engagement plus proches et potentiellement plus compromettantes ? Alors qu'il s'interrogeait sur la manière de répondre fidèlement à la menace nucléaire du début des années 1960, Thomas Merton a noté que le poète Czeslaw Milosz s'inquiétait du "danger de slogans faciles sur la paix comme sur d'autres sujets, et des risques d'aggravation de la focalisation".<sup>8</sup> Dans le même temps, Merton était convaincu que ne rien dire, ou se dérober complètement à l'action publique, n'est pas une solution. On ne peut pas se détourner de l'action, mais toute action n'est pas sage ou

---

<sup>6</sup>Williams, *On Christian Theology*, p.236.

<sup>7</sup>Williams, *On Christian Theology*, p.236.

<sup>8</sup>Rowan Williams, *A Silent Action: Engagements with Thomas Merton* (Louisville, KY: Fons Vitae, 2011),p.60.

créative : que pourrait être une action juste pour un contemplatif ?<sup>9</sup> Comme je l'ai dit, il n'y a pas de "réponses" définitives ici - mais laissez-moi esquisser ce que je crois être les indicateurs nécessaires à une réponse chrétienne - un cadre conceptuel et spirituel qui nous aide à nous orienter vers les questions clés.

## La fidélité et l'innocence

Le premier indicateur concerne la nécessité de distinguer entre la fidélité et l'innocence. J'ai cité dans d'autres contextes les mots du théologien Andrew Shanks, qui m'aident vraiment à cerner cette question. Dans un livre intitulé de manière troublante "Against Innocence" [*Contre l'innocence*], Shanks souligne que lorsqu'il s'agit de faire ce qui est "juste", deux motifs sont, pour la plupart d'entre nous, profondément liés. Il y a le désir sincère d'accomplir la justice, et il y a le désir d'être justifié, d'être assuré de notre innocence. Ce second désir, dit-il, fait obstacle au premier. Il fait que nos réponses éthiques sont tournées vers nous, avec la conscience de notre rôle. Cela nous écarte et, comme il le dit, nous détourne "du désir authentique d'être juste". Au lieu d'être véritablement orienté vers autre chose, notre préoccupation est subtilement mais indéniablement égocentrique.

Un exemple de ce à quoi cela pourrait ressembler dans le domaine politique, tiré à nouveau du contexte australien, est la décision du parti des Verts en 2009 de ne pas soutenir l'introduction par le gouvernement travailliste de l'époque d'un programme de réduction de la pollution par le carbone, au motif qu'il n'allait pas assez loin. Les critiques accusent le parti de préférer le "parfait" au "bon", perdant ainsi une opportunité qui aurait pu changer la trajectoire du débat sur le climat en Australie. Cette affirmation est contestée par les Verts et mon but n'est pas ici de porter un jugement sur la question.<sup>10</sup> Ce que je veux dire, cependant, c'est que, que l'accusation soit justifiée ou non dans ce cas particulier, cet exemple illustre la difficulté de discerner quand quelque chose détourne l'action divine au point qu'il faut la rejeter, et quand le refus lui-même reflète une sorte de "mauvaise foi". En d'autres termes, quand un refus de se compromettre est-il un signe de véritable intégrité, et quand s'agit-il plutôt du désir de maintenir sa propre innocence ou sa propre droiture aux dépens des autres ? Et vous pouvez voir comment ce genre de dilemme est intrinsèque à une grande partie de notre vie politique, institutionnelle et organisationnelle - où nous sommes quotidiennement confrontés à la nécessité de négocier avec des conceptions concurrentes du bien, ou de faire des compromis au nom de petits gains.

J'ai suggéré que la sainteté de vie, la vertu chrétienne, consiste à rendre visible la nature de Dieu et à participer à l'action divine pour donner et restaurer la vie. Mais "dans un monde où les circonstances nous obligent à choisir entre des options plus ou moins nuisibles (et donc, en ce qui concerne Dieu, plus ou moins opaques)", cela signifie que notre action dans le monde comporte inévitablement une dimension tragique.<sup>11</sup> C'est encore de Rowan Williams.

---

<sup>9</sup>Williams, *A Silent Action*, p.60.

<sup>10</sup>Cette affirmation est contestée par les Verts qui soulignent le fait que 18 mois plus tard, ils ont travaillé "au sein d'un comité interpartis avec les travaillistes dans un gouvernement minoritaire pour négocier et introduire une taxe sur le carbone". Margaret Simons, 'This Personable Hardliner: Where will Adam Bandt take the Greens?', *The Monthly*, May 2020, p.42.

<sup>11</sup>Williams, *On Christian Theology*, p.263.

Il est important de dire que cette reconnaissance n'est pas une clause échappatoire. Le philosophe Raimond Gaita a critiqué certains de ceux qui parlent de la nécessité de "se salir les mains de temps en temps" ou qui caractérisent le "fardeau tragique" du leadership de manière à romancer ou justifier des actes malveillants.<sup>12</sup> Nous devons assumer notre implication dans l'injustice systémique et la douloureuse nécessité de faire des compromis et d'être compromis, non pas avec complaisance ou frisson, mais dans le chagrin et la pénitence. Et je reviendrai sur ce point. C'est pourtant ce qui rend nécessaire la distinction entre la fidélité et l'innocence. Et peut-être y a-t-il des moments où ce n'est que lorsque je renonce à la préoccupation implicite de ma propre innocence qu'un espace est créé fidèlement pour participer avec les autres, pour discerner les particularités d'une situation et découvrir ma responsabilité par rapport à celle-ci.

## La responsabilité

Cela nous amène au deuxième indicateur, qui est la "responsabilité". Pour Bonhoeffer, c'est la volonté d'être "responsable" qui est la pierre angulaire de l'éthique chrétienne. Responsable, c'est-à-dire sensible à Dieu et à la réalité du monde. Responsable, c'est-à-dire qu'on doit rendre des comptes, qu'on est personnellement responsable. J'ai dit dans le premier de ces entretiens que pour Bonhoeffer, il n'est pas garanti que nous fassions le bien en suivant un système moral - en conformant notre comportement à un ensemble prédéterminé de principes, de règles, de valeurs ou de coutumes. En effet, se livrer à un tel système, c'est externaliser notre responsabilité, notre obligation de répondre à l'appel de Dieu et à la vie du monde.

L'une des conséquences de cet appel à la responsabilité est la vulnérabilité morale inhérente à la vie chrétienne. Bonhoeffer écrit : "Alors que toute action fondée sur une idéologie est déjà justifiée par son propre principe, l'action responsable renonce à toute connaissance de sa justification ultime... Ceux qui agissent sur la base d'une idéologie se considèrent justifiés par leur idée. Ceux qui agissent de manière responsable remettent leur action entre les mains de Dieu et vivent selon la grâce et le jugement de Dieu".<sup>13</sup> L'action responsable, comme l'action fidèle, exige que nous nous éveillions à Dieu et à la situation dans laquelle nous nous trouvons, que nous discernions notre appel du mieux que nous pouvons et que nous prenions ensuite le risque d'être visibles dans le monde.

Mais cela suggère que l'action responsable est aussi concrète et limitée. Bonhoeffer disait encore : "L'action en accord avec la réalité est *limitée par notre état de créature*. Nous ne créons pas les conditions de notre action, mais nous nous y trouvons déjà. Dans notre action, nous sommes liés par certaines limites du passé et de l'avenir qui ne peuvent être dépassées. Notre responsabilité n'est pas infinie mais limitée. Néanmoins, à l'intérieur de ces limites, elle inclut l'ensemble de la "réalité".<sup>14</sup> Ces deux dernières phrases peuvent sembler contradictoires. Mais je pense qu'il veut dire, d'une part que nous ne pouvons pas réduire artificiellement le champ de notre préoccupation morale de sorte que nous ne soyons responsables, par exemple, que de nos intentions et non du résultat de nos actions,<sup>15</sup> ou bien que nous ne soyons responsables que de notre entourage immédiat et non du

---

<sup>12</sup>Raimond Gaita, *Good and Evil: An Absolute Conception* (London: Macmillan, 1991), p.264.

<sup>13</sup>Dietrich Bonhoeffer, *Ethics*, ed. by Clifford J. Green, trans. by Reinhard Krauss, Charles C. West and Douglas W. Stott (Minneapolis, MI: FortressPress, 2009), pp.268-269.

<sup>14</sup> Bonhoeffer, *Ethics*, p.267.

<sup>15</sup> Bonhoeffer, *Ethics*, p.267-268.

voisin qui est loin de nous.<sup>16</sup> Ainsi, notre responsabilité chrétienne "inclut l'ensemble de la réalité". Mais en même temps, "notre responsabilité n'est pas infinie mais limitée", parce que nous sommes nous-mêmes limités - nés dans des conditions que nous n'avons pas créées et que nous ne pouvons pas changer par simple décision.

La question qui nous est ainsi posée concerne notre responsabilité réelle et concrète, ici et maintenant. Je peux consacrer beaucoup d'énergie à dénoncer l'injustice en général, à expliquer comment le "système" laisse tomber les pauvres et la planète, et comment quelqu'un devrait faire quelque chose pour y remédier. Je peux être à juste titre indignée ou impuissante, et généralement les deux. Mais cette préoccupation morale générale peut me détourner de l'idée de me consacrer véritablement aux responsabilités particulières qui sont les miennes. Elle peut me détourner de l'idée de participer humblement à l'œuvre plus vaste de réconciliation de Dieu, qui peut parfois me faire ressentir l'insuffisance et l'inadéquation de ma contribution. L'indicateur de la responsabilité se concentre sur notre responsabilité concrète. Étant donné ce qu'est Dieu, étant donné la façon dont nous sommes réellement situés dans la vie, étant donné nos dons particuliers et notre appel dans des circonstances particulières, que devons-nous faire ? Que pouvez-vous être et de quoi serez-vous responsable ?

### **L'imagination et la créativité sacrées**

Un troisième et dernier indicateur qui nous aide à nous orienter sur la question de l'engagement public ou politique est la signification de l'imagination et de la créativité sacrées. On parle beaucoup en ce moment de réactiver "l'économie" avec un "E" majuscule ; et nous sommes habitués à des tournures de phrases telles que "l'économie exige" ou "l'économie ne peut pas soutenir" un bien social ou un autre. Bien sûr, il existe une gestion économique plus ou moins prudente d'un ménage, d'une institution, d'une nation - et ces choses sont liées à des biens humains vitaux tels que l'emploi, la disponibilité du logement et les soins de santé. Mais réifier "l'économie" comme si elle avait une vie distincte de la nôtre, comme si elle pouvait avoir ses propres exigences et nous obliger à lui sacrifier nos enfants avec le monde naturel, c'est en faire une idole.

Être disciple du Christ implique d'apprendre à reconnaître l'idolâtrie, le culte de l'avant-dernière réalité, lorsque nous la voyons. Cela implique de garder vivant en nous l'imagination et la perspective du royaume. Une partie de la contribution chrétienne à la vie publique et politique est la capacité à raconter les choses différemment, comme le font les artistes, les écrivains, les poètes et les visionnaires de nombreuses traditions. C'est l'imagination prophétique dont le bibliste Walter Brueggemann écrit : "Des visions incroyablement audacieuses du possible sont la condition préalable pour aller au-delà de la vérité si longtemps tenue pour mortelle".<sup>17</sup>

Et cette créativité sacrée peut aussi se manifester d'autres manières, comme la création d'espaces et la capacité d'un dialogue authentique plutôt que polarisant, l'accueil de jours de repos et de renouveau où l'on peut se reconnecter avec un sens différent du besoin et du rythme humain, le témoignage visible de la fraternité à travers la différence, qu'elle soit socio-économique, religieuse

---

<sup>16</sup>Bonhoeffer, *Ethics*, p.295.

<sup>17</sup>Walter Brueggemann, *Finally Comes the Poet: Daring Speech for Proclamation* (Minneapolis, MI: FortressPress, 1989), p.5.

ou ethnique. Je n'ai pas le temps de développer ces suggestions, mais je veux faire un geste en faveur du type d'engagement public et de vie dans la sphère publique qui n'est pas immédiatement axé sur la critique ou la réforme, mais plutôt sur l'incarnation et la formation des personnes en vue de leur participation à la "cité de Dieu". Commencer à vivre la nouvelle création maintenant.

## Conclusion

Donc - pour conclure - dans cet exposé, j'ai souhaité dire quelque chose sur la façon dont les personnes formées aux vertus que nous avons explorées sont appelées à se rejoindre dans l'arène politique et la vie du monde. J'ai dit que nous sommes des participants de l'action divine, cherchant à être dans et pour le monde comme Dieu est dans et pour le monde - cherchant à renforcer le plein épanouissement des personnes et à leur permettre de mûrir, d'être libres et de vivre plus pleinement, cherchant à se réjouir de la beauté de la création, à la nourrir, et à permettre une véritable communion et une paix entre les peuples. Nous y sommes appelés, à partir de notre situation dans la famille, les communautés, les institutions, les systèmes sociaux et les cultures qui reflètent de plus en plus l'être et l'action de Dieu.

Alors, à quoi ressemble un citoyen chrétien, un bureaucrate, un dirigeant, un travailleur ? Parfois, on aura l'impression de se joindre avec gratitude et coopération à l'objectif d'une organisation ou d'une communauté. Parfois, il s'agira d'un dialogue constructif et critique, et parfois d'une dissidence, d'une protestation, d'un refus de suivre. La portée de notre réponse dépendra non seulement du caractère des entités du monde, mais aussi de la façon dont nous discernons notre responsabilité et notre appel particuliers, et la façon dont nous nous situons par rapport au pouvoir et à l'institution.

J'ai dit plus tôt que notre action peut revêtir une dimension tragique lorsque nous choisissons entre des options plus ou moins nuisibles, et que cela doit être vécu dans la pénitence et le chagrin. Cela peut signifier reconnaître honnêtement notre impuissance dans une situation donnée ; cela peut signifier faire des compromis difficiles, ou rester fidèle même en cas d'échec. Par exemple, dire la vérité lors d'une réunion ou d'un briefing ministériel, même si cela ne changera rien au résultat. Dans la sphère publique, la vertu peut consister à ne pas permettre à un "système" de justifier facilement ses actions à ses propres yeux ou d'oublier le coût d'une décision particulière. Cependant, être "critique" ne doit pas non plus devenir une habitude d'autosatisfaction ; c'est un esprit de générosité, d'humilité et d'ouverture à la réconciliation qui caractérise l'œuvre de Dieu.

Je sais que cela peut sembler frustrant, abstrait et indéfini - est-ce que je vais à ce rassemblement ou non ? Mais d'une certaine manière, c'est le but. Nous devons être fidèles, plutôt que préoccupés par notre innocence ; cela signifie être réceptifs à l'appel et concrètement responsables de ce qui nous incombe, tout en gardant vivante pour nous et pour les autres la perspective du royaume pacifique. Il n'y a pas de programme pour réaliser le rêve de Dieu sur terre. Juste la foi que toute la vie appartient en fin de compte à Dieu, et l'espoir que si nous nous donnons de tout notre cœur dans la vérité, la prière et le risque de la vie commune, il nous sera donné la grâce de jouer notre rôle.